

LE TEMPS



Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'535
Parution: 6x/semaine

Page: 28
Surface: 192'997 mm²

Ordre: 38016
N° de thème: 038.016

Référence: 71460469
Coupure Page: 1/6





Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'535
Parution: 6x/semaine

Page: 28
Surface: 192'997 mm²

Ordre: 38016
N° de thème: 038.016

Référence: 71460469
Coupure Page: 2/6



A gauche: Explosion d'une voiture suspectée d'avoir été piégée par l'Etat islamique. Ci-dessus: Certains des jeunes hommes photographiés dans cet hôtel appartiennent à une milice pro-gouvernementale qui assiégeait alors le Krak des chevaliers, forteresse classée au patrimoine mondial de l'humanité, et le village adjacent. (MATTHIAS BRUGGMANN/CONTACT PRESS IMAGES/COURTESY MUSÉE DE L'ÉLYSÉE/GALERIE POLARIS)



FAUX-SEMBLANTS AU MUSÉE DE L'ÉLYSÉE

PAR CAROLINE STEVAN

🐦 @CarolineStevan

A travers deux expositions, l'institution chamboule notre perception. Matthias Bruggmann redonne de la complexité au conflit syrien, tandis que Liu Bolin se fond dans le décor pour questionner la Chine

► Le temps de la contemplation. Et celui de la réflexion. Observer des images du conflit syrien sur les murs d'un musée plutôt que dans les pages d'un journal permet ce recul. L'exposition de Matthias Bruggmann, *Un acte d'une violence indicible*, politise plus qu'à l'accoutumée le Musée de l'Élysée, à Lausanne. Elle couronne le dernier Prix Élysée, dont la récompense tient en principe en un financement de projet assorti d'une publication. «La portée majeure de ce travail», comme le soulignait Tatyana Franck, directrice de l'institution, lors de la remise du prix, l'a convaincue d'ajouter une exposition.

PROPAGANDE

C'est que Matthias Bruggmann a consacré plus de cinq ans à ce projet, sillonnant la Syrie et l'Irak pour mieux cerner les contours de cette guerre commencée en 2011. Il a fraternisé avec les uns, frayed avec les autres, dans une volonté de donner corps aux différents camps, ou de les dépasser. «Je ne suis pas en train de chercher à réinformer, les médias ont plutôt bien fait leur boulot vu les circonstances, mais je veux inviter les gens à aller chercher plus loin», argue le Lausannois. L'exposition, ainsi, tient en de grands tirages sans légendes. Elles figurent à part dans un livret. Face à l'absence de texte, l'œil cherche des explications, il détaille les plans de la photographie, traque les indices susceptibles de guider la lecture. Ce type au visage tuméfié est-il la victime civile d'une attaque? Un membre des milices pro-gouvernementales ou de la résistance? A-t-il une gueule de salaud ou de gentil? C'est quoi, une gueule de salaud? Quid de ce soldat avec une fillette sur le dos? Où va cette jeune fille au look visiblement étudié? D'où tire-t-elle les moyens de se vêtir ainsi?

Pourquoi ne semble-t-elle pas effrayée alors qu'une fumée grise s'envole dans le fond de l'image?

Matthias Bruggmann brouille volontairement les pistes. Aux scènes de batailles réelles s'ajoutent celles photographiées sur le tournage d'un film de propagande. A ses images, il en joint quelques-unes prises par des miliciens: selfie devant un cadavre mais aussi émouvants portraits de famille. «Le discours public est extrêmement polarisé. Tout le monde cherche à avoir raison et est persuadé d'avoir raison. Cette exposition introduit l'idée que l'on peut se tromper et qu'il n'y a ni

gentils ni méchants. Il existe a priori évidemment plus de tortionnaires du côté du régime mais il y a des gens qui méritent d'être en tête des deux côtés, souligne le «reporter». L'absence de légendes, le mélange des images... tout est fait pour qu'il soit impossible de traverser l'exposition en cinq minutes et d'en ressortir en pensant avoir tout compris.» «Il n'y a plus de dichotomie envisageable. Le spectateur est toujours amené à se questionner et à déconstruire son réflexe d'empathie», estime Lydia Dörner, commissaire de l'exposition, ravie de voir entrer l'actualité dans les murs du musée.

L'institution renoue ainsi avec ses débuts, lorsqu'elle fut un temple du photojournalisme dans les mains de son fondateur Charles-Henri Favrod. Les tirages, magnifiques et en grand format, contribuent à cette interrogation sur le statut des images et leur légitimité, sur le rôle des journalistes et celui des artistes.

LONG COURS

Ce qui frappe encore, c'est l'accès quasi illimité dont semble avoir bénéficié Matthias Bruggmann. Une photographie montre un homme soupçonné d'appartenance à l'Etat islamique agenouillé à moitié nu sur le sol, une cagoule sur la tête. Une autre pointe le fils d'un professeur après une séance de torture ou des trafiquants manipulant des antiquités volées. «J'ai travaillé de 2012 à 2017 sur le sujet, sans aucune pression de résultat comme on en a dans la presse. Cela m'a permis de passer énormément de temps avec les gens et de pouvoir prendre alors certaines images. Par ailleurs, les uns n'étaient pas au courant des relations que j'entretenais avec les autres.»

Le livre reflète évidemment ce souci de globalité. Beaucoup plus dense que l'exposition, il complète la centaine de photographies imprimées par des textes de journalistes syriens, d'un ancien membre du groupe de rebelles salafistes Ahrar al-Cham ou encore d'un ex-formateur de l'Armée syrienne libre exilé à Londres. ■

Matthias Bruggmann: «Un acte d'une violence indicible», jusqu'au 27 janvier 2019 au Musée de l'Élysée à Lausanne. Publication éponyme aux Editions Xavier Barral/Musée de l'Élysée.

Atelier-rencontre avec Matthias Bruggmann: «Affronter les images de conflit», samedi 3 novembre de 14h-18h au musée.

«Dans le conflit syrien, il n'y a ni gentils ni méchants»



LIU BOLIN, L'ART DE LA FUGUE

Depuis 2005, l'artiste chinois se dissimule dans ses clichés

► Disparaître pour mieux dénoncer. L'intention semble paradoxale; chez Liu Bolin elle est efficace. Pour protester contre la destruction de son atelier au profit d'infrastructures olympiques, le Chinois se photographie fondu dans le décor des ruines. Nous sommes en 2005, le sculpteur n'a plus que son corps comme outil de travail et le peint façon caméléon. Immédiatement, il saisit la puissance du procédé et l'applique à d'autres symboles. Liu Bolin insère dans le drapeau de son pays, Liu Bolin sur une effigie de Mao, un slogan communiste ou un haut lieu de l'histoire impériale. Il faut s'approcher parfois tout près pour bien le distinguer, on ne sait plus s'il est devant, derrière ou dedans le décor choisi.

Six ans après le Festival Images qui avait mis à l'honneur ces montages sans trucages, l'exposition du Musée de l'Elysée se concentre sur les mises en scène chinoises de l'artiste. On le retrouve devant un chantier, une autoroute, la Cité interdite ou le fleuve jaune pollué. Rien n'est choisi au hasard. «Liu Bolin est né en 1973, trois ans avant la mort de Mao. Il a vécu les mutations de son pays, l'entrée dans l'économie de marché, l'urbanisation galopante, le développement du tourisme ou celui des supermarchés, énumère Marc Donnadiu, commissaire de l'exposition. Tout son travail reflète ces revirements et ces réécritures successives de l'histoire.»

Parfois, il fait poser des protagonistes, pour donner plus de poids

à la symbolique – et parce qu'une maladie de peau l'a tenu éloigné quelque temps des couches de peinture. Dans un champ de blé, une dizaine de villageois fixent l'objectif. Derrière eux, l'usine accusée de polluer la terre et de leur avoir à tous offert un cancer. Sur leurs vêtements peints en doré se dessinent les épis coupés. «La dissimulation n'est pas parfaite parce que les policiers sont intervenus deux fois pour empêcher la prise de vue. Une bonne image nécessite six à huit heures de préparation sur les lieux de la photographie; avec un groupe de villageois, cela ne passe pas inaperçu! note Marc Donnadiu. Moins Liu Bolin ou ses personnages sont visibles sur une image, plus cela signifie qu'il a disposé de temps pour la réaliser!»

«ENTRE-DEUX»

A ce titre, les mises en scène les plus récentes sont stupéfiantes. Pour dénoncer la surconsommation qui prévaut désormais dans son pays ou l'américanisation de la culture chinoise, l'homme pose devant des rayonnages de supermarchés et parvient à se fondre dans des dizaines de bouteilles de sodas ou des pandas en peluche. Mais il reste toujours une aspérité, un mouvement ou un détail qui révèle la présence humaine. Et c'est dans cette ambiguïté que réside la force du message. Liu Bolin semble dire: les individus comptent bien peu face aux réalités politiques, économiques ou sociales, ils sont écrasés par le système, mais ils sont là, debout, sans que l'on ne parvienne à les nier totalement. «Je ne cherche pas à me cacher mais bien à me trouver dans cet entre-

deux», a-t-il confié au *Temps*.

Le Musée de l'Elysée lui a proposé de réaliser deux performances à Lausanne. L'artiste acceptera-t-il et pour quel propos? Pour l'heure, il aimerait travailler sur les hackers. ■

Liu Bolin: «Le théâtre des apparences», jusqu'au 27 janvier 2019. Catalogue aux Editions de l'Elysée.

LE TEMPS



Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

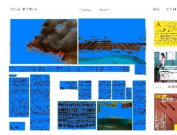
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'535
Parution: 6x/semaine

Page: 28
Surface: 192'997 mm²

Ordre: 38016
N° de thème: 038.016

Référence: 71460469
Coupure Page: 5/6





Le Temps
1002 Lausanne
021 331 78 00
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'535
Parution: 6x/semaine

Page: 28
Surface: 192'997 mm²

Ordre: 38016
N° de thème: 038.016

Référence: 71460469
Couverture Page: 6/6



En posant dans les grands magasins, Liu Bolin dénonce le gigantesque marché qu'est devenue la Chine. A droite, il fait poser des ouvriers licenciés sous le slogan «Le parti communiste est source de progrès». (LIU BOLIN/COURTESY GALERIE PARIS-BEIJING)